

## Entre le mur et le pont

Andrée Paradis

Volume 17, numéro 70, printemps 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57832ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Paradis, A. (1973). Entre le mur et le pont. *Vie des Arts*, 17(70), 11–11.

# Éditorial

## ENTRE LE MUR ET LE PONT

Les grandes expositions coûtent cher. Beaucoup trop, disent certains. C'est un point de vue. L'autre attitude consiste à s'interroger sur leur nécessité et à trouver les moyens de les réaliser. C'est la politique adoptée par les deux plus grands musées d'Occident, le Musée du Louvre et le Metropolitan Museum, qui viennent d'annoncer un programme d'échanges gigantesque: des oeuvres, des hommes, des informations, des expositions préparées conjointement et présentées simultanément à Paris et à New-York. Ainsi, on pourra voir, en fin d'automne 1973, les grandes tapisseries du Moyen âge et de la Renaissance se partager les cimaises de part et d'autre de l'Atlantique, et, l'année suivante, ce sera le tour d'une exposition magistrale de l'Impressionnisme.

La même nécessité d'intéresser un public toujours plus nombreux et plus exigeant préside aux décisions de la Galerie Nationale du Canada et nous vaut exceptionnellement de grandes expositions comme celle de **Fontainebleau**, la plus importante depuis **Rubens** et **L'Art de cour en France et en Angleterre**. Il va sans dire que d'autres musées canadiens privés seraient également partisans de tels programmes s'ils étaient mieux soutenus financièrement et moralement.

Sur la nécessité des grandes expositions, il n'est pas difficile de s'entendre. Les chiffres de fréquentation des musées sont éloquentes. En 1947, un million de visiteurs fréquentaient le Metropolitan de New-York; en 1972, 3,500,000 visiteurs ont été enregistrés (le même nombre qu'au Louvre). Une augmentation d'environ 5 p. cent par an paraît donc normale pour les musées qui ont une politique dynamique, qui ne craignent pas d'innover et qui ont en même temps le souci d'éduquer et de conserver. Démocratiser, ouvrir les musées à tous les citoyens, autant de beaux mots creux s'ils ne signifient la tâche essentielle: éduquer. On constate à regret que nos musées canadiens manquent de personnel dans les secteurs éducatifs. Une seule ou bien une poignée de personnes doivent suffire à des tâches écrasantes. A titre d'exemple encore, le Metropolitan, dont le département de l'Éducation comptait, en 1967, quatre personnes et qui en compte cinquante, en 1972. Ce n'est pas un luxe. Ces personnes forment à leur tour les professeurs de collège (high school) qui forment des élèves. Et la roue tourne. Et le musée est habité, vivant; il est le lieu de l'expérience enrichissante où l'on peut voir, confronter, lire, réfléchir, se rafraîchir, écrire, vivre. A ses heures, temple ou centre communautaire, peu importe, la question n'est plus là.

Le problème, c'est d'assurer la vie du musée. Les plus belles collections, les meilleures présentations, l'information sur les expériences récentes, les moyens audio-visuels, la télévision, la technique publicitaire et même l'ordinateur, tout cela est à prix d'or. Il faut des fonds considérables, de l'imagination, de l'initiative, pour réussir. Sinon, c'est le mur et non le pont.

On ne redira jamais assez la nécessité du développement des secteurs culturels et l'importance des crédits qu'on doit leur accorder. La culture, c'est une chose qui se construit comme un pont. Avec autant de soin, de patience et de savoir-faire.

Andrée PARADIS

